

*Remise des Palmes académiques  
à Jérôme Scorin  
ACJ, 28 septembre 2008  
Intervention de G. Tenenbaum au nom de l'ACJ*

M. le sous-préfet,  
M. le député,  
M. le vice-président du Conseil Général,  
M. le Maire,  
M. le président de la Fédération Nationale des Déportés, Internés,  
Résistants et Patriotes de Meurthe et Moselle,  
Mesdames et Messieurs,  
Chers amis,

Le comité de l'ACJ, Bruno Cohen et moi-même sommes très heureux de vous accueillir en cette occasion. Notre maison est la maison de l'émotion, de la fraternité, du partage et de la mémoire. Mais parfois l'émotion confine au pathos, la fraternité tourne à l'affrontement, le partage se dissout dans le réflexe communautariste, et la mémoire, même la mémoire, oublie d'être universelle. Toutes les valeurs demandent de la vigilance, tous les idéaux nécessitent des combats. C'est donc pour notre maison un grand moment que de vous accueillir aujourd'hui pour remettre à Jérôme Scorin ce qu'il possède depuis toujours : une superbe distinction.

Cette distinction-là, Jérôme la portera plus près de son cœur encore que toutes les autres, car elle vient apporter la reconnaissance de la communauté académique, celle du savoir et de la transmission, pour une mission que Jérôme a accomplie, tout simplement, par altruisme, fraternité et partage, mais en se faisant violence aussi, parce que chacun de ses témoignages lui coûte si cher : certains souvenirs peuvent blesser, ceux de Jérôme portent la marque de l'anéantissement.

Cher Jérôme, notre ancien, notre conscience, notre compagnon, notre ami, tu ne peux pas ne pas te souvenir de ce jour de 1991 où Serge Klarsfeld est venu dans cette maison pour parler de son projet de voyage à Auschwitz en mémoire de ces quatre-vingt mille vies arrachées, les Juifs de France déportés et assassinés par la barbarie nazie. Ce jour-là, après la conférence, tu es resté pensif sur ta chaise, la tête un peu penchée, une main sur le front, dans cette attitude que nous te connaissons bien. Je me suis approché, avec en tête le souvenir de cette photographie, ornant la couverture de ton livre, où tu lèves les bras en homme libre sous le portique du plus symbolique, sinon le plus terrible des camps d'extermination. Je t'ai demandé pourquoi tu n'y étais jamais retourné. Tu m'as alors pris par le bras, tu as relevé la tête et tu m'as dit : « Je n'ai pas besoin de retourner à Auschwitz, je suis à Auschwitz. »

J'ai compris ce jour-là ce que parler contenait de violence, et quelle terrible contrainte pouvait peser sur le témoignage.

Et pourtant, tu l'as fait, tu as pris ce train, assis 25 heures d'affilée — le temps du trajet aller — seul sur un strapontin à l'extrémité du wagon.

Ce fut un déclic, sans doute une décision.

Depuis, tu ne t'es jamais ménagé, tu as transmis, tu as accompli au-delà de l'imagination ce travail de mémoire, pour la mémoire, tu as suscité des émotions,

des réflexions et même des vocations, comme celle de Virginie Nicolas, ici présente. Virginie, tu l'as rencontrée à Tours, alors qu'elle était âgée de 14 ans et que tu avais accepté de prendre la parole au camp de La Lande où tu avais été interné avec une partie de ta famille. Née à Monts, Virginie avait été choisie pour déposer une gerbe au camp. Bouleversée par ton témoignage, elle s'est promis de devenir professeur d'histoire, histoire de reprendre le flambeau, de porter à son tour cette parole recueillie de ta bouche. Elle a tenu sa promesse, elle te choisit, elle a fait le voyage, elle nous accompagne.

Adolescent juif, tu t'es évadé du camp de La Lande et c'est finalement pour des faits de résistance que tu as été arrêté par la Gestapo, en compagnie de ta sœur, une autre héroïne de la transmission, qui nous fait le bonheur d'être parmi nous aujourd'hui. Jérôme, ton travail, ta générosité, ton courage sont exceptionnels. Chaque jour, au prix que l'on sait, c'est un véritable don que tu renouvelles. Nous sommes ici aujourd'hui pour en faire acte.

C'est à l'initiative d'André Claudel, président de la FNDIRP de Meurthe et Moselle, que cette distinction a été proposée. Il nous dira quelques mots dans un instant, suivi par Mathieu Klein, vice-président du Conseil Général de Meurthe et Moselle, représentant le Président Michel Dinet. Ensuite, Virginie Nicolas nous dira quelques mots, puis André Rossinot, ami s'il en est de la maison, compagnon de cette aventure, te remettra ces insignes. Finalement, c'est par la voix de ton fils Bertrand que tu exprimeras tes réflexions et tes sentiments sur ce qui nous réunit aujourd'hui.

Chaque témoin a sa façon de raconter, sa manière de transmettre, son approche du rapport de celui qui a vécu à celui qui n'a pas vécu. Ta manière à toi, cher Jérôme, c'est être là, évoquer les « copains », l'amitié, la solidarité, ta manière c'est l'humanité. Alors que certains, et c'est bien entendu également nécessaire, attestent de l'inhumanité des hommes, toi, tu nous prends par les épaules, tu nous regardes dans les yeux, tu nous souris, et tu nous rassures : l'horreur n'a pas eu raison de nous, elle n'a pas gagné la guerre. Tu témoignes que c'est l'humanité qui est finalement la plus forte.

Je vais à présent céder la parole à André Claudel, Mathieu Klein, Audrey Colombat — qui a réalisé il y a deux ans un travail sur l'itinéraire de Jérôme —, Virginie Nicolas, puis André Rossinot.

Avant cela, je crois exprimer le sentiment l'assistance tout entière en te disant ceci : Merci, Jérôme, de nous être revenu, de nous être revenu toi-même, et d'avoir, si simplement prouvé cet incroyable théorème : c'est un homme.